

Note sur Omar Khayyâm



Ghiyat ed-din Abdoul Fath Omar Ibn Ibrahim al-Khayyâm Nishabouri, plus connu sous le nom de **Omar Khayyâm** a vécu en Iran aux XI^{ème}-XII^{ème} siècles de notre ère. Il est peut-être né en 1048 et peut-être décédé en 1131 à Nishapour, où se trouve son tombeau.

C'est un des plus grands mathématiciens et astronomes de tous les temps. Il a également composé des poèmes en langue persane (*Robâiyât* ou « *Quatrains* »), qui ont été publiés après sa mort.

En dehors des nombreuses traductions françaises des *Robâiyât*, il peut être judicieux de se référer à deux versions romancées de la vie et de l'œuvre d'Omar Khayyâm : *Samarcande*, de Amin Maalouf, et *Le cure-dent*, de Jean-Yves Lacroix.

Le premier ouvrage expose les conflits supposés d'Omar Khayyâm avec ses deux célèbres contemporains : le grand vizir Nizan el-Molk, l'homme politique le plus important de l'époque, et Hassan Sabbah, prédicateur ismaélien, fondateur de la secte des Assassins.

Le second s'intéresse aux relations d'Omar Khayyâm avec son maître, le philosophe et médecin Ibn Sînâ (Avicenne).

Samarcande, d'Amin Maalouf

« Quand Omar arrive, le débat est déjà engagé sur la question qui passionne alors les hommes de religion : « L'univers aurait-il pu être mieux créé ? » Ceux qui répondent « oui » se font accuser d'impiété, puisqu'ils insinuent que Dieu n'a pas suffisamment soigné son œuvre. Ceux qui répondent « non » se font également accuser d'impiété, puisqu'ils laissent entendre que le Très-Haut serait incapable de faire mieux.

On discute ferme, on gesticule. Khayyam se contente d'observer distraitement les mimiques de chacun. Mais un orateur le nomme, fait l'éloge de son savoir et lui demande son opinion. Omar s'éclaircit la gorge. Il n'a pas encore prononcé la moindre syllabe que le grand cadi de Merv, qui n'a jamais apprécié la présence de Kahayyam dans sa ville, ni surtout les égards dont il est constamment entouré, bondit de sa place, pointant sur lui un doigt accusateur.

- J'ignorais qu'un athée pouvait exprimer un avis sur les questions de notre foi ! Omar a un sourire las mais inquiet.
- Qu'est-ce qui t'autorise à me traiter d'athée ? Attends au moins de m'avoir entendu !
- Je n'ai pas besoin d'entendre. N'est-ce pas à toi qu'on attribue ce vers : « Si Tu punis le mal que j'ai fait par le mal, quelle est la différence entre Toi et moi, dis ? » L'homme qui profère de telles paroles n'est-il pas un athée ?
- Omar hausse les épaules.
- Si je ne croyais pas que Dieu existe, je ne m'adresserais pas à Lui !
- Sur ce ton ? ricane le cadi.
- C'est aux sultans et aux cadis qu'il faut parler avec des circonlocutions. Pas au Créateur. Dieu est grand, Il n'a que faire de nos petits airs et de nos petites courbettes. Il m'a fait pensant, alors je pense, et je Lui livre sans dissimulation le fruit de ma pensée. »

(Amin Maalouf : *Samarcande*
éditions Livre de Poche, 1989
p. 177-178)

« En 1079, le nouveau calendrier [préparé par Omar Khayyâm] est instauré par le sultan Malik-Shah. Il adopte le principe de l'année bissextile et décrète Jour de l'an la venue du printemps. C'est la computation du temps la plus fine jamais élaborée et promulguée. Elle porte une marge d'erreur d'un jour tous les 3770 ans, contre 3300 pour le calendrier grégorien.

De retour à Nishapour, Omar Khayyâm est fêté par un peuple victorieux, comblé d'honneurs et de la faveur des princes. Il accède au rang d'imam. On lui fait octroi d'une rente annuelle de 1200 mithals, garantie sur le trésor de la ville ; une rente magnanime, à perte d'homme.

Omar Khayyâm a trente et un ans. C'est un sale gosse, et pas seulement de l'avis des dames. Les chroniqueurs, unanimes, lui prêtent mauvais caractère. Il n'est pas donné à tout le monde de déplaire avec une telle souveraineté. Omar Khayyâm s'y applique sans défaillir. Il s'éloigne avec vivacité et sans grandes explications du milieu scientifique. Il s'adonne désormais tout entier à l'étude du vin, de l'amour et de la poésie. Il commence d'écrire des vers quatre à quatre : des *robâiyât* dans lesquels il célèbre les femmes et la beauté, l'ivresse, la poussière qui nous attend et nous assèche. On se met à chanter ses quatrains dans les tavernes.

Le vent de l'esprit et de la liberté scolastique qui a balayé cet Orient deux siècles durant, hors d'haleine, cède à l'orthodoxie religieuse. La dynastie Seljoukide, d'origine turque, tente d'établir, dans un Islam strict, l'unité d'un pays partiellement soumis à l'autorité de fougueux hérétiques : la secte ismaélienne des Assassins.

Dans ces circonstances d'hypertension spirituelle, la confrontation poétique de Dieu et du néant suffit à donner l'alarme. Omar Khayyâm est persuadé sans ambages de la nécessité où il se trouve de donner aux mollahs des gages de bonne volonté, et de l'opportunité d'un pèlerinage à La Mecque. "Arrivé à Bagdad, les membres de la tradition et tous ceux qui s'étaient consacrés aux mêmes études que lui en fait de science et de ses premiers principes, se précipitèrent pour lui faire cour. Il leur ferma sa porte et, une fois, le pèlerinage accompli, regagna sa terre natale, sans avoir ouvert la bouche. » (al-Qifti, *Initiation des scientifiques aux chroniques des philosophes*, rédigé en l'an 1248, 646 de l'Hégire).

De retour à Nishapour, en grâce auprès de ses protecteurs – mais d'une grâce contractée – délivré de toute charge, comme en un pays occupé, Omar Khayyâm se retire de la vie publique. On ne sait à peu près rien d'autre sinon qu'il y meurt à un âge vénérable, confiant à l'amour des hommes une fille, et à leur souvenir, quelques centaines de quatrains disséminés tout le long de sa vie. Jamais il n'avait pris soin de les recueillir. »

(Jean-Yves Lacroix : *Le cure-dent*
éditions Allia, 2008,
p. 15-17)